

VIRGILE COMMENTÉ PAR LES ALCHEMISTES

Hans van Kasteel

La vérité se cache sous le voile des fables et des paraboles, il faut un esprit très droit et très pénétrant pour la découvrir, comme il faut un œil bien exercé pour reconnaître le diamant sous l'enveloppe qui le protège.

Louis Cattiaux¹

INTRODUCTION

Les Anciens appellent *hermétique* la reine des sciences, parce qu'ils l'attribuent à Hermès, ou *chymique*, parce qu'il y intervient une fusion métallique (*χυμεία* en grec), qui engendre ce qu'ils nomment leur « pierre », dont les effets sont aussi nombreux que merveilleux. Les philosophes l'ont toujours enseignée en termes ambigus, pour cacher délibérément à la fois la matière sur laquelle ils œuvrent, et le mode opératoire lui-même. La nature du secret, en effet, suscite une double réaction chez les hommes : les plus amoureux cherchent, voire réussissent à le percer ; les autres se définissent eux-mêmes en le niant ou en l'ignorant.

Quand Emmanuel d'Hooghvorst, dans *Le Fil de Pénélope*, commente les poèmes d'Homère, de Virgile et d'Ovide selon le sens alchimique, il renoue avec une tradition interrompue depuis deux siècles. En 1786, en effet, le savant bénédictin Dom

1. « Le Message Retrouvé », III, 17, dans : L. Cattiaux, *Art et hermétisme*, Beya, Grez-Doiceau, 2005, p. 55.

Antoine-Joseph Pernety publia *Les Fables égyptiennes et grecques dévoilées et réduites au même principe*, suivi un an plus tard par le *Dictionnaire mytho-hermétique*. L'auteur y regroupe en un ensemble homogène l'interprétation hermétique des mythes anciens :

Les mythologues se donneront éternellement la torture sans réussir à expliquer Homère d'une manière satisfaisante, s'ils supposent à ce poète d'autres idées que celles-là².

Hélas ! la plupart des mythologues et autres commentateurs actuels des anciens poètes n'ont souvent plus la moindre notion de ce qu'est un philosophe hermétique. Ils ignorent jusqu'à l'existence même des innombrables écrits qui témoignent de la réalité expérimentale de la science alchimique.

Ainsi Maurice Rat, estimable spécialiste et traducteur de Virgile, consacre plusieurs pages très détaillées à l'influence littéraire impressionnante qu'a exercée l'*Énéide* durant vingt siècles³. Pas un seul mot sur les nombreux commentateurs qui en ont indiqué le sens...

Toute l'Antiquité clame à l'unisson que les poètes sont des philosophes et que leurs vers véhiculent une doctrine. Ne serait-il pas pour le moins surprenant qu'un Virgile décide soudain de rompre avec cette conception pour n'écrire que des futilités ? On rétorquera peut-être qu'en dehors des aspects mythologiques de son œuvre, et du charme poétique inégalé, on y découvre aussi l'histoire, l'agriculture, l'astronomie, l'allégorie, voire la philosophie pythagoricienne et platonicienne... Ce sont là précisément, selon les philosophes, autant de vêtements qui voilent l'enseignement du poète :

On peut tout dire de cette vénérable pierre. C'est pourquoi les philosophes de cet art, dans toutes leurs sciences et œuvres, ont fait allusion à la science de cette pierre en parlant de manière mystique⁴.

2. Dom A.-J. Pernety, *Dictionnaire mytho-hermétique*, Denoël, Paris, s.d., p. 160, s.v. « Homère ».

3. Cf. M. Rat, *Virgile, L'Énéide*, Garnier, Paris, 1965, pp. 22-25.

4. En latin, *mystice* : d'une manière qui a trait aux mystères, aux mystes initiés.

Cette science donc n'a négligé aucune chose pour se l'approprier et l'assimiler. Cela n'est pas inconvenant, puisque tout ce qui est et qui n'est pas, cet art divin l'adopte comme des termes qui lui sont propres, et il parle de tout analogiquement dans ses livres. Tous les autres arts sont capables de la même chose à son sujet, tant la philosophie que l'astrologie, la géomancie et l'art des images, comme disent Balgus dans la *Tourbe des philosophes* et Morien. [...] Il faut y ajouter encore toute la poésie, à la fois historique et fabuleuse, comme il appert des livres de Virgile et d'Ovide. Tout ce qui concerne donc la création du monde et les transformations, aussi étranges qu'impossibles, dans le livre des *Métamorphoses* d'Ovide et chez les autres qui ont eu cette science, s'y rapporte. Mais ceux qui les lisent en n'en considérant que la surface voient seulement des fables étonnantes et ne goûtent rien de leur racine⁵.

On pourrait multiplier ce genre de témoignages qui exhortent à chercher, derrière les ornements du récit, variés à l'infini, l'*intention unique* des poètes philosophes :

Morien dit : « Si tu examines correctement ce que je te dirai, ainsi que les témoignages des Anciens, tu connaîtras bien et ouvertement que nous nous accordons tous en *une seule chose*, et qu'en tout ce que nous disons, nous proférons la vérité etc. ». Bref, tous ont cette même intention. Parmi eux, il y a par exemple Hermès Trismégiste, père et prophète des philosophes, Pythagore, Anaxagore, Socrate, Platon, Démocrite, Zénon, Héraclite [...], Homère, Virgile, Ovide, et un très grand nombre d'autres philosophes et amateurs de cette vérité, dont il serait très long et fastidieux d'écrire les noms⁶.

On pourrait cependant reprocher à ces sages d'avoir trop multiplié les fictions pour exprimer *un même sujet*; ils en ont formé un corps de fables dans l'épaisseur duquel il est très difficile de distinguer l'*objet* ou le *fait* qu'ils ont voulu exprimer⁷.

Ne serait-il pas souhaitable d'aborder, dans les écoles et les universités, l'*intention* des anciens poètes ?

5. Pierre le Bon, « Nouvelle Perle précieuse », dans : *Theatrum chemicum*, t. V, Zetzner, Strasbourg, 1660 (rééd. Bottega d'Erasmus, Turin, 1981), pp. 592-593.

6. Pierre le Bon, *op. cit.*, p. 639.

7. Fabre du Bosquet, *Concordance mytho-physico-cabalo-hermétique*, Mercure Dauphinois, Grenoble, 2002, p. 63.

Parmi les philosophes qui attestent l'hermétisme de Virgile, on trouve des noms aussi prestigieux qu'Augurelle, Basile Valentin, Robert de Valle, Irénée Philalèthe, Marsile Ficin, John Dee, Jean d'Espagnet, Paracelse, Thomas Vaughan, Blaise de Vigenère, Michel Maïer, Barent Coenders van Helpen ; la liste est sans fin. Souvent, ces auteurs se contentent de citer quelques mots, un ou deux vers, tirés des *Bucoliques*, des *Géorgiques* ou de l'*Énéide*, pour illustrer leurs propres dires ; plus rarement, ils commentent tout un passage de Virgile presque mot à mot, à la manière des rabbins expliquant l'Écriture verset par verset.

Le passage qui a suscité les commentaires de loin les plus nombreux et les plus profonds concerne le fameux *ramus aureus*. À Énée qui désire visiter son père Anchise aux enfers, la Sibylle de Cumes donne le conseil suivant :

Saisis ce qu'il faut parfaire d'abord. Dans un arbre opaque se cache un rameau d'or, aux feuilles et tige flexibles. On le dit consacré à la Junon infernale. Tout bois le couvre, et les ombres l'enferment dans d'obscures vallées. Mais il n'est pas permis de pénétrer les choses recouvertes de la terre, avant qu'on ait détaché de l'arbre les fruits à la chevelure d'or. Voilà le cadeau qui lui est propre, et que la belle Proserpine a décrété qu'on lui apporte. Le premier arraché, l'autre, d'or, ne fait pas défaut, et la verge se couvre de feuilles en métal semblable. Donc, cherche hautement de tes yeux, et comme il convient, quand tu l'auras découvert, cueille-le de ta main. Car de lui-même, volontiers et facilement, il suivra, si les destins t'appellent ; autrement, tu ne pourras le vaincre par aucune force, ni l'arracher par le fer dur⁸.

Quand bien même on refuserait au poète la qualité de philosophe hermétique pour le reste de son œuvre, la seule mention de ce *métal végétal* devrait attirer l'attention du lecteur éveillé. Le plutôt sceptique chimiste Borrichius ne peut s'empêcher d'écrire :

Ces vers produits par la prophétesse de Cumes concerneraient la *matière du magistère chimique*, selon l'avis de divers auteurs : Robert de Valle, Glauber, et d'autres. Il est indéniable que sous la voile de cette fable se trouve un sens caché, peut-être inconnu à Virgile même [...]. Pour rappeler ce qu'est ce rameau d'or, nous avons recours d'abord à ce qu'écrivit l'érudit Acosta dans son *Histoire natu-*

8. Virgile, *Énéide*, vi, 136-148. Notre traduction se veut à peu près littérale.

relle (IV, 1) : « Les métaux sont comme des plantes cachées dans les entrailles de la terre, et il y a chez eux quelque similitude dans la façon de se produire, puisqu'on voit aussi leurs rameaux, et comme un tronc dont ils sortent ; en quelque manière, il paraît que les minéraux croissent comme des plantes⁹. »

Venons-en aux commentaires plus particulièrement alchimiques de ces vers. Il en existe au moins trois qui suivent le texte presque mot à mot. Au milieu du XVI^e siècle, Giovanni Bracesco fut le premier à en donner une interprétation plus détaillée et substantielle¹⁰. Il fut suivi en cela, au début du XVII^e siècle, par Michel Maïer¹¹. Un demi-siècle plus tard, Luigi dei Conti les imita, dans un commentaire encore plus long et particulièrement soigné¹².

Il nous est impossible, dans le cadre de cet article, d'aborder tous les aspects exégétiques de ces commentaires, ou de ceux que nous n'avons pas nommément cités. Nous nous contenterons ici de proposer une traduction annotée du texte de dei Conti, excellent exemple de ce que peut révéler une lecture hermétique de Virgile. Il en ressort que le poète mesure parfaitement le sens des propos prêtés à la Sibylle, et qu'il pratique tout sauf un exercice de style.

9. Olaus Borrichius, « Dissertation sur la naissance et le progrès de la chimie », dans : J.-J. Manget, *Bibliotheca chemica curiosa*, t. I, Chouet etc., Genève, 1702 [rééd. Arnaldo Forni, Naples, 1976], p. 25. On comparera ce commentaire à celui de Michel Maïer, dans son *Symbola aureae mensae duodecim nationum*, Jennis, Francfort, 1617 [rééd. Akademische Druck- und Verlagsanstalt, Graz (Autriche), 1972], dont une traduction partielle, à savoir du chapitre consacré à Virgile, a paru dans la revue *Le Fil d'Ariane*, n° 3, Walhain-St-Paul, 1973, pp. 44 ss. (trad. C. Froidebise); nous en citons l'extrait suivant (p. 46) : « N'est-ce pas "dans un arbre ombreux", c'est-à-dire dans les minières dispersées sous la terre à la ressemblance des rameaux et des racines des arbres (à la suite de quoi certains appellent aussi "arbres souterrains" les veines des minéraux répandus dans la terre comme des arbres) que "se tient caché un rameau dont les feuilles et la tige flexible sont d'or" ? »
10. Cf. G. Bracesco (Johannes Braceschus), « Le Bois de vie », dans : J.-J. Manget, *op. cit.*, t. I, p. 914-915.
11. Cf. M. Maïer, *op. cit. (supra, n. 9)*.
12. Cf. L. dei Conti (Ludovicus de Comitibus), « Éluclation des métaux et des œuvres métalliques de la nature », dans : J.-J. Manget, *op. cit.*, t. II, pp. 839-840.

COMMENTAIRE DE DEI CONTI SUR LE RÉCIT DU RAMEAU D'OR

... Nous n'avons encore découvert personne qui ait exposé plus clairement la doctrine, en la cachant sous une concision de langage aussi admirable, que la Sibylle de Virgile. Nous en avons donné une interprétation dans notre *Cédipe consolateur*, avec plusieurs autres explications semblables. Nous avons jugé bon de transposer ici ce passage, pensant que cela ne déplaira ni à ceux qui recherchent cet art, ni à tous ceux qui font profession de littérature humaniste. Nous croyons que cette interprétation éclaircira quelque peu les mots de Géber cités ci-dessus. Voici donc les dires de la Sibylle :

SAISIS¹³ CE QU'IL FAUT PARFAIRE D'ABORD.

« Saisis », dit-elle, non seulement avec la main, mais avec l'esprit. Par ce dernier on saisit non seulement la matière, mais aussi la manière d'opérer sur elle « ce qu'il faut parfaire », et cela dès le début, donc « d'abord »¹⁴. D'autre part, elle dit non « faire » (*agenda*) mais « parfaire » (*peragenda*), parce qu'il faut accomplir parfaitement l'œuvre, ou plutôt les œuvres¹⁵; car il y en a plusieurs, bien qu'elles se fassent de la même manière et tendent au même but. Voilà pour-quoi Morien, après avoir d'abord qualifié l'opération d'unique, l'appelle ensuite double, parce que l'une, ajoute-t-il, est comme l'autre.

13. En latin : *accipe*, mot qui a fait fortune dans la littérature alchimique où il commence d'innombrables « recettes ». On l'y traduit généralement par « prends »; il serait peut-être plus conforme à l'intention des auteurs de traduire par « reçois ». Cf. E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. I, Table d'émeraude, Paris, 1996, p. 116 (à propos de ceux qui consultent la Sibylle) : « Beaucoup de chercheurs également, faute de la *sainte cabale* qui permet seule la compréhension des textes hermétiques, ont haï l'alchimie et réputé le grand œuvre impossible ». Rappelons que le mot « cabale », d'origine hébraïque, signifie « réception d'un don ».

14. Le mot *prius*, « d'abord », n'a pas d'équivalent exact en français, en ce sens qu'il désigne un premier temps suivi seulement d'un second. En le rattachant à « saisis », on peut comprendre qu'il faut saisir « d'abord » avec l'esprit, ensuite avec la main. En le rattachant à « parfaire », on peut comprendre qu'il y a deux perfections. Or un peu plus loin, l'opération est qualifiée de « double ». L. Cattiaux, « Le Message Retrouvé », xxxvii, 41 et 41' (*op. cit.*, p. 407), évoque « la perfection de l'œuvre humaine », puis « la perfection de l'œuvre divine ».

15. *Peragenda* est un pluriel; on peut comprendre : « œuvres (*opera*) à parfaire ».

DANS UN ARBRE OPAQUE SE CACHE UN RAMEAU D'OR, AUX FEUILLES ET TIGE FLEXIBLES.

Il fait allusion ici en même temps à la matière et à l'opération. Il appelle la matière « rameau d'or » ; « rameau », et non « arbre », parce qu'il ne faut pas saisir tout l'arbre, mais ce qui sort de l'arbre naturel, et le rameau en procède comme par la culture de l'art. Ce rameau est « d'or » (*aureus*, « auré »), non parce qu'il serait de l'or, mais parce ce qu'il a une affinité avec l'or, qu'il cherche à imiter la nature de l'or, et que l'aliment de l'or, qui lui permet de croître comme un végétal, lui est très agréable. Ce rameau est caché de deux manières, tantôt par la nature même, qui est envieuse à l'égard des mortels, et qui le cache au moyen de merveilleuses enveloppes, tantôt par ceux qui possèdent l'art, et qui le cachent avec pas moins de zèle. La Sibylle désigne la première occultation par le verbe *latet*, « se cache », la seconde par le verbe suivant, *tegūt*, « couvre ». Or il « se cache » naturellement en trois substances, dont chacune a son opération propre. Géber les appelle « ordres » ; Senior, le noble philosophe arabe, les nomme « terres » : terre des perles, terre des feuilles et terre de l'or ; Lulle, au chapitre 62 de la « Théorie » du *Testament*, les appelle trois « ferments », trois « mercures », trois « terres »¹⁶. La Sibylle fait merveilleusement allusion à toutes ces terres par presque les mêmes mots, en disant que le rameau se cache dans un « arbre opaque », dans des « feuilles » et dans une « tige flexible »¹⁷ : « arbre opaque » parce que celle qui donne issue à des perles est toute ténébreuse et verdoyante ; « feuilles » à cause des couleurs, en particulier la verte ; enfin, « tige flexible » pour désigner la terre de l'or, parce qu'étant flexible à cause de la superfluité terrestre, elle devient plus molle.

ON LE DIT CONSACRÉ À LA JUNON INFERNALE.

Ce rameau est consacré à la nature souterraine, c'est-à-dire métallique, non à la végétale ni à l'animale. La raison pour laquelle nous

16. Cf. Pseudo-Raymond Lulle, *Le Testament*, Beya, Grez-Doiceau, 2006, p. 111 (chap. 63) : « À présent, fils, nous avons l'intention de te dire en résumé la nature des ferments, des eaux, de nos argents vifs, qui sont tous une seule chose et une seule nature, et de parler aussi de nos terres. Nous te disons que tout cela n'est qu'une seule chose qui, selon les opérations, se distingue en trois. »

17. Lecture extraordinairement précise du texte, conforme à la manière rabbinique de lire l'Écriture ! Virgile écrit en effet : *Latet arbore opaca aureus et foliis et lento vimine ramus*, dont le sens le plus littéral est bien : « Le rameau d'or se cache dans l'arbre opaque et dans les feuilles et dans la tige flexible ».

qualifions la matière de métallique, c'est qu'elle seule est consacrée à la nature d'en bas (*infernae*, « infernale »), non à celle d'en haut, lumineuse, ni à la céleste. On ajoute ensuite ce qui concerne l'occultation des écrits :

TOUT SUC¹⁸ LE COUVRE, ET LES OMBRES L'ENFERMENT DANS D'OBSCURES VALLÉES.

« Tout suc », c'est-à-dire tout livre¹⁹ et traité « couvre » cet art au moyen d'enveloppes merveilleuses, d'expressions mystiques, de paraboles symboliques, cabalistiques, énigmatiques, et de tout autre genre d'obscurité, ainsi que les maîtres eux-mêmes l'affirment ; Géber par exemple : « Nous l'avons confié à un genre de discours qui ne peut être compris que par l'Esprit de Dieu le Très-Haut, béni, sublime et glorieux, et par nous qui l'avons décrit, ou encore par celui qui a la grâce de la bonté divine infuse ». Et un peu plus loin : « Nous transmettons à nous seuls, et non aux autres, l'art que nous seuls avons recherché, qui n'en est pas moins très vrai, et même certain »²⁰.

18. Au lieu du traditionnel *lucus*, « bois », notre texte donne deux fois *succus*, variante soit de *sucus*, « suc », « sève », soit de *soccus*, « chaussure », « pantoufle », notamment celle du comédien, d'où encore le sens de « comédie ». S'agit-il d'une leçon proposée par le commentateur, à l'exemple (une fois encore) des rabbins cabalistes qui, à dessein, prennent parfois certaines libertés par rapport au texte canonique de l'Écriture ? Ou ne s'agit-il que d'une erreur de transcription ? Signalons l'étymologie traditionnelle de *lucus* : « Le *lucus*, "bois", est un lieu où les arbres, par leur densité, privent le sol de lumière (*lucem*). Il s'agit d'une sorte d'antiphrase : dans le *lucus*, il n'y a point de lumière (*non luceat*). » (Isidore, *Étymologies*, xvii, 6, 7 ; cf. *ib.* i, 37, 24 et xiv, 8, 30) Cette définition s'accorde bien à la fois avec le contexte du récit et avec le commentaire qui suit.

19. « Livre », en latin *liber*, mot dont le premier sens est « écorce ».

20. On trouvera un commentaire semblable chez Jean d'Espagnet, « L'Œuvre secret de la philosophie d'Hermès », canon 15, dans : J.-J. Manget, *op. cit.*, t. II, p. 651 : « Que le lecteur studieux se garde des multiples significations des mots ! Car les philosophes, semble-t-il, expliquent leurs mystères par des détours rusés et par des discours à double sens, généralement même contradictoires, par souci non de dégrader ou de détruire la vérité, mais de l'envelopper et de l'occulter. C'est pourquoi leurs écrits sont abondamment remplis de mots ambigus et homonymes. Cependant, ils ne s'appliquent à rien avec autant d'énergie qu'à cacher leur "rameau d'or" que "tout bois couvre" et que "les ombres enferment dans d'obscures vallées". » Cf. aussi la traduction de Bachou dans : J. d'Espagnet, *La Philosophie naturelle rétablie en sa pureté*, Beya, Grez-Doiceau, 2007, p. 131.

MAIS IL N'EST PAS PERMIS DE PÉNÉTRER LES CHOSES RECOUVERTES DE LA TERRE, AVANT QU'ON AIT DÉTACHÉ DE L'ARBRE LES FRUITS À LA CHEVELURE D'OR.

Ce qu'elle avait appelé un peu plus haut « rameau d'or », elle l'appelle à présent « fruits à la chevelure d'or », pour montrer évidemment qu'il s'agit d'une production de l'arbre, non de l'arbre lui-même, comme nous l'avons déjà dit. Cette production a une « chevelure d'or », ce qui confirme ce que nous avons avancé, à savoir qu'il s'agit non à proprement parler d'or (*aurum*), mais bien d'une « chevelure d'or » (*auricoma*), c'est-à-dire d'une matière qui comporte des propriétés qui y ressemblent autant que possible²¹. Elle fait aussi une allusion assez claire à l'opération par le verbe « détaché », comme plus bas par le verbe comparable « arraché », et encore plus bas par « cueille ». Ces trois verbes ont la même résonance et indiquent que ce fruit doit être arraché par une main d'accoucheuse, si toutefois la nature elle-même le permet et y consent spontanément, ainsi qu'elle l'enseignera plus loin. Si l'on n'a pas ce rameau, tout accès à la connaissance de la nature reste absolument fermé. Il n'est pas permis, en effet, de pénétrer ce que la nature fait en secret *sous* la terre, ni d'atteindre d'autres choses plus admirables et plus sublimes, mais pas moins « recouvertes », incertaines et cachées, qu'accomplissent l'art et la nature *sur* la terre²², à moins qu'on sache tout cet œuvre entièrement et parfaitement, sans avoir ni doute ni hésitation. Car l'opinion ne vaut rien pour cet art ; ce qui est requis, c'est la science infallible, connue par l'expérience qui ne trompe pas²³.

21. Il y a probablement, dans le texte latin, un jeu de mots difficile à traduire. Le terme *coma*, en grec κόμη, « chevelure », paraît apparenté au verbe κομίζειν, « transporter », d'où viendrait l'interprétation d'*auricoma* comme matière qui comporte (*gerentem*) les propriétés de l'or.
22. Autre interprétation littérale remarquable : les mots *telluris operta*, « choses recouvertes de la terre », ne désignent pas nécessairement, ou uniquement, celles que la terre recouvre.
23. Dans un des manuscrits des *Commentaires sur l'Énéide* de Servius, on trouve en marge, à propos du vers VI, 137, la remarque suivante : « Pour certains, le rameau désigne mystiquement la science, et l'or, la clarté de la sagesse ; c'est ainsi qu'on entre dans les enfers, c'est-à-dire qu'on scrute les secrets de la science. » En effet, Bracesco, « Le Bois de vie », dans : J.-J. Manget, *op. cit.*, t. I, p. 915, écrit : « Étant donné que la connaissance de cette science est très profonde et qu'elle est gardée, selon Géber, dans la puissance de Dieu, le poète dit qu'il faut la chercher de toutes ses forces ».

VOILÀ LE CADEAU QUI LUI EST PROPRE, ET QUE LA BELLE PROSERPINE A DÉCRÉTÉ QU'ON LUI APORTE.

C'est comme si elle disait que cette matière et cette opération sont exigées par un décret fatal de la divinité ; et tout cela, elle l'appelle « cadeau », selon le dire du sage : « Dieu a posé cette chose qu'on ne peut acheter pour un prix », mais gratuitement, par un léger labeur des mains, et par une vertu d'esprit absolument herculéenne. C'est le don spécifique de Dieu, comme l'affirment tous les auteurs. Orphée lui aussi, en parlant de cet art, l'appelle souvent « don » et « cadeau ». À propos de ce « cadeau », elle ajoute qu'il lui est « propre », c'est-à-dire à Proserpine, ou à la nature, et cela pour montrer qu'il ne s'agit pas d'une œuvre de l'art, mais seulement et uniquement d'une œuvre de la nature, à condition cependant que l'art prête des mains d'accoucheuse. Par « Proserpine », elle désigne celle que les nations prenaient pour la déesse des richesses et l'épouse de Pluton. Elle la dit « belle », par allusion à la matière même, et à l'opération, dotée d'une telle beauté que si un malade moribond la regardait, il se remettrait facilement de sa langueur, comme l'affirme Jean de Lusnior. Elle peut désigner aussi la netteté, l'éclat et la pureté, qui annoncent d'avance la droiture de l'œuvre, selon le dire de Morien : « Considère si tu peux diriger droitement une chose pure et très nette ; autrement, son opération s'avérera inefficace ». Celui donc qui tente d'accéder à « Proserpine », c'est-à-dire à cet art très beau et presque divin, doit nécessairement et préalablement être muni du « cadeau » susdit.

LE PREMIER ARRACHÉ, L'AUTRE, D'OR, NE FAIT PAS DÉFAUT, ET LA VERGE SE COUVRE DE FEUILLES EN MÉTAL SEMBLABLE.

Elle déclare ici non la multiplication²⁴, mais la première fermentation, comme l'appellent les artistes. Car il y a deux rameaux : le premier est comme l'écorce de l'arbre, inutile, qu'il faut rejeter, et qui sort en premier lieu ; « l'autre », « d'or », serait également inapproprié pour aborder Proserpine, s'il n'était pas orné de l'âme de l'or. Quelques-uns les qualifient de « soufres », dont le second, incombustible,

24. Allusion évidente au commentaire de Maïer (*loc. cit.*, p. 47) : « Un premier rameau étant arraché etc. ». Ceci fait allusion à la multiplication à l'infini, qui concerne en particulier l'art chimique. » Les alchimistes, comme les cabalistes, semblent souvent se contredire. À ce propos, L. Cattiaux, « Le Message Retrouvé », III, 46 (*op. cit.*, p. 39), donne un conseil précieux : « Celui qui est intelligent compare minutieusement les paroles des sages pour découvrir le lieu où ils s'accordent tous ».

est renforcé par la fermentation de l'or, sans quoi il ferait défaut. C'est pourquoi elle dit : « L'autre, d'or, ne fait pas défaut », si le premier a été arraché, mais il croît « en métal semblable », produit un rejeton plus digne, et propage une espèce à la ressemblance d'une « verge », c'est-à-dire d'une plante, ce qu'elle indique par le verbe « se couvre de feuilles »,.. En disant qu'il se fait « en métal semblable (*simili*) », elle ne montre pas que le « rameau d'or » susdit n'est pas de l'or, mais qu'il croît en même temps (*simul*) que celui qui, pour cette raison, est pourvu du nom de « métal »²⁵.

DONC, CHERCHE HAUTEMENT DE TES YEUX, ET COMME IL CONVIENT,
QUAND TU L'AURAS DÉCOUVERT, CUEILLE-LE DE TA MAIN.

Par l'expression « cherche hautement », elle insinue la difficulté que, plus haut, Géber a lui aussi indiqué, dans le même passage : « L'œuvre étant pressant, qu'on soit assidu sur cet œuvre etc. ». Car cette opération nécessite un effort assidu et pressant. Il faut « donc » scruter « hautement », c'est-à-dire avec profondeur, longtemps, par une recherche laborieuse, avec l'esprit et les mains, et avec les « yeux » à la fois de l'esprit et du corps, parce que l'opération est dirigée par des signes démonstratifs, et sa perfection ou imperfection est manifestée par la vision oculaire. C'est ce qui fait si bien dire à Géber, dans la *Somme de perfection* (1, 2) : « Nous disons donc que si on n'a pas ses organes complets, on ne pourra pas parvenir à l'accomplissement de cet œuvre, par exemple si on est aveugle, ou qu'on a les extrémités mutilées, puisqu'on n'est pas aidé par les membres par lesquels l'art se parfait, et qui sont comme les serviteurs de la nature »²⁶. C'est pourquoi elle ajoute : « et comme il convient, quand tu l'auras découvert ». En d'autres mots, il faudra dépister ce rameau par une recherche mentale, longue, continuelle et pénible, puis, également « comme il convient », et en le saisissant manuellement, le cueillir de l'arbre doucement, et avec une grande

25. *Metallum*, en grec μέταλλον, vient de μετά, « avec » ou « après », et ἄλλος, « autre ». « Partout où l'on a découvert une veine, on en trouve à proximité une autre, et cela dans presque toute matière ; d'où, pense-t-on, le nom de *metalla* que les Grecs ont donné aux métaux » (Pline l'Ancien, cité par Jean Chrysippe Fanien, « L'Art de la métamorphose métallique », dans : *Theatrum chemicum*, t. 1, Zetzner, Strasbourg, 1659 [rééd. Bottega d'Erasmus, Turin, 1981], p. 33).

26. Cf. J. Mangin de Richebourg, *Bibliothèque des philosophes chimiques*, Beya, Grez-Doiceau, 2003, t. 1, p. 138.

ingéniosité²⁷ l'en retirer, par des séductions et des caresses qui conviennent à sa nature. La formule « comme il convient » doit donc être rattachée tant au verbe « découvert » qu'à « cueille de ta main ». Elle en donne la raison à la fin :

CAR DE LUI-MÊME, VOLONTIERS ET FACILEMENT, IL SUIVRA, SI LES DESTINS T'APPELLENT; AUTREMENT, TU NE POURRAS LE VAINCRE PAR AUCUNE FORCE, NI L'ARRACHER PAR LE FER DUR.

Par ces mots, elle indique l'incroyable facilité de l'œuvre, pour ceux qui savent l'art. Le comte Bernard le confirme en disant : « Il est très facile, voire à ce point facile que, si je le racontais en paroles claires, ou si j'en faisais une démonstration oculaire, tu pourrais à peine le croire »²⁸. Car « de lui-même », par un effort presque spontané, l'art désire s'extraire des entraves et des enveloppes où, de par sa nature, il est retenu et écarté de son effet. C'est donc lui-même qui le veut, et qui exulte comme un géant pour courir le chemin, si les « destins » sont favorables, c'est-à-dire si Dieu d'abord, puis la fortune et ta propre disposition ne s'y opposent pas. Car autrement, on ne pourra jamais le parfaire, par quelque effort ou violence que ce soit. Cette chose, en effet, ne s'acquiert pas par la « force », comme dit le sage : « Mais ta droite²⁹ te guidera merveilleusement vers la vérité, vers la mansuétude et vers la justice, et ainsi la lumière se lèvera pour le juste, et la joie pour ceux qui ont le cœur droit ».

27. En latin : *suaviter et cum magno ingenio*, mots empruntés à la *Table d'émeraude* : « Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais, doucement, avec une grande ingéniosité ».

28. Cf. J. Mangin de Richebourg, *op. cit.*, t. 1, p. 467, où Bernard ajoute : « Mais il y a un peu de peine pour entendre nos mots et d'en savoir la *vraie intention* ».

29. *Dextra* : allusion à la voie de droite. Cf. E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 117 : « Il convenait que ce fût la Sibylle qui indiquât à Énée la voie de droite ». Signalons que « *dextra* (ou *dextera*) est un vocable dérivé de *dare*, “donner” » (Isidore, *Étymologies*, XI, 1, 67), et qu'en grec, δεξιά ou δεξιτερά, « main droite », est apparenté au verbe δεξιόσθαι, « recevoir » (cf. Homère, *Odyssée*, I, 121, avec le commentaire d'Eustathe). Le mot *cabale*, « réception », a « exactement le sens du mot “tradition”, du latin *tradere*, “transmettre de main en main” » (E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 238). La doctrine traditionnelle, dirait Rabelais, est « baillée comme de main en main ainsi qu'une religieuse cabale ».